

NOUS SOMMES RESTÉES
À FIXER L'HORIZON

Sur l'auteur

Mona Høvring est né en 1962 à Haugesund en Norvège. Elle a publié des recueils de poésie : *IJK !! Ein dialog* (1998), *Les jours de plage solitaire et autres poèmes* (2000), *Ordinary Miracles* (2006), *To Paradise* (2008) et *L'écureuil et le pont branlant* (2010). Son premier roman, *Quelque chose qui aide* (2004), a été nommé pour livre de l'année. *Nous sommes restées à fixer l'horizon* est son deuxième roman, et il a été nommé pour les prix de la Critique de la jeunesse. En 2013, elle a publié le roman *Camillas longues nuits* pour lequel elle a reçu le prix du Conseil nordique de littérature.

Mona Høvring

NOUS SOMMES RESTÉES
À FIXER L'HORIZON

Traduit du norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud

NOTAB/LIA

Cet ouvrage a été publié avec le soutien financier de



La traduction de cet ouvrage a été possible
grâce à l'aide financière de Norla.

Titre original : *Venterommet i Atlanteren*

© Forlaget Oktober, Oslo, 2012.

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2016.

© Visuel : Paprika.

ISBN : 978-2-88250-378-7

Merci de m'avoir fait des signes de la main.

Tu as agité la main vers moi encore et encore. Merci.

BANANA YOSHIMOTO

Tout le monde était seul

Ma tante a été enterrée un lundi. J'avais un coup dans le nez et des bleus à l'âme, mais ni le deuil ni la détresse n'expliquaient mon état miteux puisque la morte ne m'a jamais été particulièrement proche, sans compter qu'elle a réussi à passer le cap des quatre-vingts ans avant de daigner tirer sa révérence – mais bon, on ne peut pas non plus exiger la vie éternelle.

J'avais biberonné sec avant de me rendre à l'église : j'allais malgré tout retrouver cette chère famille, avec le déluge d'anxiétés et de contrariétés que ça implique. Et, alors que d'habitude je suis capable de descendre un nombre certain de verres avant de sentir quoi que ce soit, là, en remontant la nef centrale pour aller m'asseoir sur le banc de la première rangée, à côté de ma mère, j'ai soudain ressenti un léger vertige ; j'ai même failli me prendre les pieds dans le chemin de moquette déroulé du portail jusqu'à l'autel. C'est à se demander ce qu'ils ont dans le crâne en mettant ces foutus tapis.

J'étais sans doute un peu hyperémotive à cette époque. Je venais de quitter Kristian, mon compagnon. On s'était beaucoup disputés les derniers mois, on avait été extrêmement durs l'un envers l'autre, presque irréconciliables – et, un après-midi, alors que je rentrais de la fonderie, j'ai découvert mes affaires dans le *COULOIR*, fourrées par ses soins dans des sacs et des cartons. J'étais bouleversée, évidemment, mais j'étais surtout soulagée. J'ai charroyé mon fourbi jusque sur le trottoir, je me suis allumé une cigarette, assise sur ma valise acajou. Et tant pis si je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où mettre le cap, j'inhalais la fumée avec un aplomb sans faille et l'expirais avec la même hardiesse, sans cesser de me demander quelle mouche avait piqué Kristian de s'être engagé dans une relation aussi tapageuse et anarchique. Peut-être le désir inconscient de se transformer de fond en comble, le besoin d'être plus libre, moins strict – ou, purement et simplement, était-ce la nécessité d'examiner sous toutes les coutures une pauvre petite chose ?

Peu de temps après je me retrouvais dans un taxi, en route vers l'appartement d'un collègue de travail assez généreux pour accepter de m'héberger. Et, au beau milieu de ce mélodrame, tante Ågot décédait alors qu'elle passait ses vacances en Norvège. Ma mère m'a téléphoné. Elle m'ordonnait d'assister à l'enterrement. Il était question que j'hérite d'une maison à Reykjavík et, en prime, d'une somme non négligeable.

À l'église, on a entonné les traditionnels psaumes. On s'est levés puis rassis, on s'est évertués à suivre les mouvements. Un petit hoquet montait en moi, ça m'a prise au dépourvu, moi qui ai le pathos en horreur, mais j'étais tout à fait certaine que personne n'avait décelé mon agitation, pas même ma mère, trop occupée à scruter les autres personnes endeuillées. En société, elle se voilait toujours d'un masque de radinerie, de contrainte, une espèce de froideur distante derrière son sourire complaisant.

Sur le perron de l'église, elle a pivoté vers moi et j'ai aperçu mon visage reflété dans ses lunettes de soleil : il était plat, sans carnation. Elle m'a prise par le bras. Un léger malaise m'a submergée devant ce débordement d'intimité, mais je ne l'ai pas repoussée. On a cheminé ainsi jusqu'à la tombe, bras dessus bras dessous. Et on s'est tenues ainsi devant la fosse, figées l'une à côté de l'autre, marmonnant les vagues prières de rigueur, le cortège derrière nous. Le pasteur nous guidait avec constance au fil des rituels, et, quand d'un petit geste il a enfin sifflé la fin de la cérémonie, je me suis empressée de détalier du cimetière.

Profitant de l'ombre d'un noisetier, j'ai descellé la flasque discrètement planquée au creux de mon sac à main pour m'enfiler deux grosses goulées d'alcool, tout en tirant sur une cigarette. J'attendais ma mère dans la douceur de la brise limpide, debout sans bouger, inerte, aussi inerte que la femme de Loth quand elle a tourné la tête vers Sodome – ou était-ce Gomorrhe ? Bref. Toujours est-il que je n'ai

pas été métamorphosée en statue de sel ; et même si un certain désordre régnait dans mon existence, il n'avait pas grand-chose à voir avec la colère de Dieu.

Ma mère avait garé sa BMW rouge à côté des véhicules noirs des pompes funèbres. On s'est installées dans l'habitacle moite. Elle a poussé un profond soupir, comme terrassée par l'ennui. Sur ce, elle a tourné le rétroviseur et entrepris, au rythme de gigotements souples, un repoudrage général. Elle pressait la houppette sur ces parties brillantes du front et du nez qu'elle avait toujours de la peine à mater. Sous ses airs de dame ayant juste passé le cap de la soixantaine, elle venait peu avant de fêter son soixante-quinzième anniversaire en faisant trois jours durant une noce à tout casser. Elle avait à coup sûr usé et abusé de ses talents de persuasion épuisants pour convaincre tante Ågot d'emballer ses habits de fête et de prendre le premier avion pour la Norvège. Quant à savoir pourquoi les deux sœurs se voyaient si rarement, voilà une question à laquelle je n'ai jamais obtenu de vraie réponse. Elles étaient, à en croire ma mère, non pas fâchées, mais formidablement différentes. Une explication que je pouvais entendre, car au fil des années nous finissons souvent par oublier ce qui nous déplaît chez certaines personnes, notamment les amis d'enfance et les parents proches ; tant et si bien que, par inadvertance, sous l'effet d'une mémoire défaillante, nous acceptons une rencontre, nous nous réjouissons même à l'idée de ces retrou-

vailles – et, parce que nous sommes toujours plus malins a posteriori que lucides a priori, nous prenons conscience de l'irrévocable : rien n'a changé, la répugnance est intacte. Alors peut-être qu'il n'en est pas allé autrement pour tante Ågot quand, dans un instant de faiblesse, elle a eu envie de renouer les liens familiaux ; peut-être qu'elle s'est souvenue de la fierté éprouvée quand, fillette, elle a eu pour la première fois la permission de tenir dans ses bras cette petite sœur qui sentait bon le lait maternel ; à cause de cette image sentimentale sortie tout droit du passé, peut-être qu'elle a cédé puis demandé à son amie Halldóra de lui réserver un billet d'avion. De fil en aiguille, peut-être que Halldóra, à peine quelques semaines plus tard, a aidé tante Ågot à remplir sa valise des plus belles toilettes et des souliers adéquats ; et peut-être enfin que la vieille dame élégante, par une journée de fin d'été sous un ciel sans nuages, s'est assise à l'arrière d'un taxi et d'une voix autoritaire et laconique a indiqué au chauffeur : « À l'aéroport de Keflavík. »

– Pourquoi tante Ågot n'a pas été enterrée en Islande ?

– Écoute, cette question, tu me l'as déjà posée, a répondu ma mère en démarrant sa voiture.

Qu'elle ait réussi un jour à décrocher son permis de conduire demeurait pour moi un mystère. Elle roulait comme si elle était seule au monde, ne s'arrêtait jamais devant les passages cloutés et mordait systématiquement sur la ligne continue au milieu de la chaussée.

– Et si elle avait préféré être enterrée dans le cimetière de Reykjavík, à côté de l'oncle Jóhann ?

– C'est ce qu'elle souhaitait, en effet, a confirmé ma mère. Mais que veux-tu, quand on est mort, ce type de désir n'a plus la moindre importance.

Ma mère avait tout décidé de l'ordonnance de la réception prévue après les funérailles. Je me suis bien gardée de la contredire lorsque, après m'avoir exposé les détails de son projet, elle a téléphoné à l'hôtel face au port pour organiser une cérémonie dînatoire, non sans conter par le menu les faits et gestes de sa sœur de son vivant. Le personnel avait suivi ses instructions à la lettre. Une longue table rectangulaire exquisément décorée attendait notre venue – et ma mère de manifester sa satisfaction par de petits hochements de tête monarchiques en direction des serveurs.

Les discussions pendant le repas ressemblaient à des messes basses, mais le niveau sonore a monté de quelques décibels quand la caféine et les sucres rapides ont commencé à faire leur effet dans le corps des convives. Une dame potelée et permanente s'est accolée à moi.

– Née en automne, morte en automne, a-t-elle déclamé, son visage luisant à de minuscules centimètres du mien.

Je me suis calmement renfoncée sur ma chaise afin de m'éloigner d'elle et n'ai opposé aucune résistance à sa philosophie de cuisine. Même lorsqu'elle a répété cette vérité rhétorique, j'ai réussi à rester de marbre. Certes, j'ai été tentée de lui demander

ce qu'il serait advenu si ma tante avait pris la liberté de mourir à une autre saison, au beau milieu des grandes vacances par exemple : quelle répercussion ce décès aurait-il eu sur son aphorisme ? J'ai toutefois ravalé cette question qui me brûlait les lèvres. Au lieu de quoi j'ai adopté mon attitude traditionnelle : sitôt que je me retrouve dans un contexte de socialisation, je veille à ingurgiter suffisamment d'alcool et m'emploie à être adorable.

La tête au-dessus de la cuvette, dans l'intimité des toilettes pour dames, je tentais de me débarrasser des restes de pousse-café et autres tord-boyaux. Et, ainsi à genoux, en proie à un vertige, je me suis souvenue – comme s'il fallait y voir un obscur lien de cause à effet – de ce jour à la fin de mon adolescence lorsque j'ai consulté une diseuse de bonne aventure qui avait pignon sur rue face au port. Elle tenait boutique dans une turne sombre et étroite, tendue de draperies et de tapis persans. Elle m'a priée de couper le jeu de cartes qu'elle a ensuite, faces cachées, étendues sur la table ; après quoi il m'a fallu en piocher neuf : trois pour le passé, trois pour le présent, trois pour l'avenir. Elle s'est emparée de celles que j'avais choisies et a retourné la première.

- Tu as longtemps été sous la domination d'une personne peu scrupuleuse.
- Qui ne l'a pas été ? ai-je dit.
- Ta mère est veuve ?
- Non.

Elle a retourné deux autres cartes.

– Tu es une fille généreuse, mais tu possèdes un talent que tu négliges.

Trois nouvelles cartes ont subi un retournement. L'une montrait un chevalier, l'autre une vierge à la beauté surnaturelle, la troisième une tour ceinte d'une couronne d'épines.

– Je vais te révéler quelque chose, m'a annoncé la devineresse. Je vénère tout ce qui a à voir avec l'électricité. Quand j'avais cinq ans, je rêvais d'avoir l'électricité à la maison. Quand j'en ai eu seize, mon père m'a installé une lampe à côté de mon lit. Que veux-tu, c'était comme ça au XX^e siècle.

La septième carte représentait une femme nue chevauchant un bœuf sous un ciel nocturne constellé d'étoiles.

– Tu ne te marieras jamais.

Elle a retourné les deux dernières cartes.

– Je vois un malheur. Au bas mot des adversités. Et je vois un voyage. Mais je ne sais pas dans quel ordre. Je ne vois pas lequel des deux surviendra en premier.

Elle m'a demandé de choisir une carte supplémentaire, j'ai obéi. Elle l'a prise et, avant de la retourner, elle m'a prévenue que celle-ci me caractérisait, représentait ce qu'il y avait de plus profond en moi. C'était un homme pendu par les pieds. *Le Pendu*, voilà ce qui figurait au bas du dessin limpide.

– Des épreuves. Mais aussi un changement.

– Quel genre de changement ?

Elle a ramassé le jeu de cartes.

– Non. Là, je n’ai plus de forces. C’est trop désabilisant : il y a un truc qui cloche dans ce tirage.

D’un revers de main, elle m’a fait comprendre que je devais décamper de ma chaise, non sans ajouter que je n’avais pas besoin de payer. Mais j’ai insisté. J’ai déposé un billet sur les cartes de tarot, sans doute beaucoup trop, en tout cas pas trop peu, puis j’ai quitté son antichambre de la voyance, secouée, à croire que je venais d’être victime d’une blessure grave. Ce jour-là, un vent mauvais soufflait de la mer, récalcitrant et implacable. Je portais un pull beaucoup trop court. Le froid se dressait en moi, élisait domicile dans ma carcasse. J’éprouvais un désir irrépressible d’approfondir les propos de la taromancienne – or, quand j’y suis retournée, la porte était verrouillée. Idem une semaine plus tard : personne n’a ouvert quand j’ai toqué.

La raison pour laquelle je me suis rappelé cet incident chez la voyante demeurerait floue, je comprenais mal quelles circonstances de la réception à l’hôtel lui donnaient une nouvelle signification, et surtout tant de poids. J’ai appuyé sur le bouton des toilettes, l’eau s’est déversée du réservoir. Mes mains étaient brillantes et blanches. Elles avaient quelque chose de médusaire. Une ressemblance avec la méduse bleue et transparente – ou avec la pieuvre. Mes doigts avaient l’allure de tentacules. J’ai serré les poings avec prudence. Heureusement pour moi, j’étais très satisfaite de la laque orange sur mes ongles. Le vernis, trouvé dans un panier d’articles en solde, était de piètre qualité, trop

fluide, mais la teinte était irrésistible, abominable aux yeux de ma mère – un bon achat, en somme.

Comme la nausée diminuait, je me suis assise à même le carrelage, calant mon dos contre le mur. J'ai senti se diffuser en moi un calme débonnaire, quoique éplorée. Mes mains ont changé de texture, devenant puissantes, rougeoyantes. Je veux devenir marin-pêcheur, ai-je pensé, ou météorologue ; oui, voilà : météorologue – pouvoir prédire l'avenir avait un côté très attirant.

J'en étais là à fabuler toute seule quand une femme a jeté un œil dans la cabine où j'avais échoué. Elle m'a demandé si j'étais malade. J'ai secoué la tête. Ce qui ne l'a pas empêchée d'aller au lavabo mouiller des serviettes en papier qu'elle est revenue poser sur mon front. Elle peignait mes cheveux longs en arrière, les entortillait entre ses doigts. Elle avait les mains ni chaudes ni froides. C'était agréable, et un peu suspect.

– Tu t'appelles comment ?

– Bé.

– Tu as un stylo ?

Elle était rapide et son stylo était bleu. J'ai tendu ma paume pour qu'elle y écrive son prénom. J'ai regardé les deux lettres imprimées au cœur.

– Mais tu t'appelles comment en vrai ?

– Belinda.

J'ai de nouveau tendu la main, mais visiblement elle n'avait plus envie de jouer aux écritures sur la peau.

– Et toi ?

– Olivia. Comme l'Olive de Popeye. Comme elle, j'étais grande et mince à la naissance.

– Tu l'es toujours.

– Je pesais zéro kilo cinquante et je mesurais zéro mètre cinquante-cinq.

– Pourquoi tu parles en zéros ?

– Tu veux te battre ?

– Surtout pas. Tu es beaucoup trop mignonne. Et en plus tu es en deuil. Je t'ai vue à la table des funérailles.

– Et toi, tu étais assise où ? À la table des espions ?

– Non, j'avais une réunion avec le gérant de l'hôtel. On a le projet d'agrandir.

J'ai éclaté de rire.

– Agrandir ? Vous feriez mieux de fermer la baraque.

Bé m'a expliqué que l'hôtel marchait bien. Ils s'étaient spécialisés dans les séminaires et les repas familiaux. Qui plus est, à cause de l'emplacement, de nombreux commis voyageurs y passaient la nuit.

– Des commis voyageurs ? ai-je répété. J'étais pourtant persuadée que cette espèce s'était éteinte dans les années quatre-vingt.

– Eh bien, disons qu'elle a ressuscité.

Elle m'a demandé si j'avais perdu un parent proche.

– Non.

– Tu avais l'air un peu désespérée. De toute manière, c'est toujours triste quand quelqu'un meurt.

- J'avais besoin de m'isoler.
- Moi aussi. Mis à part qu'on n'y est pas arrivées.

Son visage était blanc – non pas anémique et terne, mais clair et diaphane et parfait. Elle souriait, presque avec tendresse. Elle n'a jamais eu la peau hâlée, ai-je songé. Elle semblait si fraîche, si sereine. Néanmoins, comme les personnes à la plastique parfaite ont tout sauf ma confiance, je me suis bien gardée de lui rendre son sourire.

- Ça te gêne ? a-t-elle voulu savoir.
- Quoi ?
- Qu'on discute comme ça ?

J'ai failli lui avouer que j'avais toujours rêvé d'une amie comme elle, raffinée et nickel, mais j'ai ravalé mes épanchements : il y avait des limites aux confidences que je désirais susurrer à une donzelle avec laquelle je n'échangeais depuis cinq minutes guère plus que des banalités. Et pourtant je lui étais redevable d'une réponse, d'une parole honnête et droite ; n'importe quoi susceptible de montrer que, malgré ce bref laps de temps passé ensemble, je me sentais en sa compagnie dans un climat de confiance. J'ai dit :

– Tu ressembles à Miss Lemon dans *Hercule Poirot*.

- C'est un compliment ?

Je me suis relevée.

- Tu as quel âge ? ai-je répliqué.
- Trente-deux ans. Et toi ?

– Vingt-cinq. Et je crois que j'ai un gros chagrin d'amour.

J'ai aussitôt regretté d'avoir prononcé ce mot oppressant. D'autant plus que c'était n'importe quoi : je ne souffrais d'aucun chagrin d'amour. Je n'étais terrassée par aucun chagrin d'aucune sorte. Je ne voulais pas le chagrin. Je voulais la quiétude, je voulais la gaieté.

– C'est lui qui est parti ?

– Qu'est-ce qui te fait croire que c'était un homme ?

– Parce que c'était une femme ?

– Non. Heureusement, ce n'était pas une femme.

– Tu es un drôle d'oiseau dans ton genre.

– Évite de me donner des noms d'oiseaux, merci.

Elle refusait qu'on la mette en boîte. Elle m'a tendu des pastilles mentholées, un geste de délicatesse qui m'a mise à la fois en transe et sur mes gardes. Mais, trop épuisée, et donc pas assez vigilante, je n'ai pas protesté quand elle m'a reconduite dans la salle de restaurant.

La table des funérailles était débarrassée et ma mère envolée. Quel soulagement. Bé m'a demandé si je voulais un café. J'ai décliné sa proposition, indiquant que je devais rentrer chez moi et me mettre au lit. Je travaillais le lendemain à la fonderie, j'assurais la plage de l'après-midi, et la seule chose dont j'avais envie c'était de dormir. Elle m'a proposé de me raccompagner en voiture. Sa galanterie m'a plu, qu'elle prenne soin de moi aussi ; ça

me paraissait un peu exotique – aussi ai-je fini par accepter, vu la somme d’incidents cafardeux vécus ces derniers temps.

Il tombait des cordes. Nous avons traversé le parking au pas de course. Bé s’est arrêtée devant une Honda blanche. Les vitres se sont embuées dès qu’on s’est assises.

– Pas mal, ta voiture...

– Tu t’y connais ?

– Pas vraiment, non.

Elle a allumé la soufflerie, une odeur de poussière s’est diffusée. Quand elle a éteint le moteur devant l’immeuble où habitait Elias, je l’ai remerciée. Je ne me suis pas retournée en partant, je ne lui ai pas fait un signe de la main, je me suis contentée de m’abriter avec mon manteau au-dessus de la tête et de gagner à la hâte l’entrée du bâtiment. L’ivresse quittait mon corps, je commençais lentement à être dégrisée et mesurée. Repensant un instant à tout ce que je lui avais dit à l’hôtel, je me suis sentie mal à l’aise, comme si j’avais dévoilé une part secrète de moi-même. J’ai donné un coup de pied dans un ballon de foot qui traînait. Il a claqué contre le mur pour mieux rebondir vers moi. Je l’ai ramassé. J’arrivais tout juste à déchiffrer les lettres dont il était siglé. J’ai déverrouillé la porte de la cage d’escalier, placé le cuir dans le porte-parapluies à côté des boîtes aux lettres et grimpé les marches quatre à quatre jusqu’au troisième étage d’un pas, étant donné ma fatigue, relativement élastique.

Je m'ingénie à avoir le moins de désirs possible ;
souvent, les désirs ne contiennent que de la peine
et du languissement dans leur traîne.

Elias et moi nous connaissions depuis plusieurs années quand Kristian m'a flanquée dehors. Bien que nous ne nous soyons jamais fréquentés en dehors de l'usine, le jour où je l'ai appelé pour lui annoncer que j'étais à la rue, il m'a aussitôt donné son adresse et dit que je pouvais venir vivre chez lui. Il habitait à l'ouest de la ville un appartement spacieux au dernier étage de l'un de ces immeubles de quelques niveaux seulement, construits dans les années soixante. J'ai été surprise de constater qu'il avait aménagé son logement en un intérieur lumineux et plutôt paisible. Moi qui m'étais imaginé une garçonnière aux meubles recouverts d'un cuir hésitant entre le bordeaux et le marronnasse, où trônerait un écran géant envahissant en guise de téléviseur, je pouvais repasser : mes pressentiments se sont révélés faux de bout en bout. Non, décidément, ce que je m'étais crue en mesure de lire de sa personnalité a fait honte à mon discernement. J'ai compris que j'en savais très peu sur lui, ce qui m'allait très bien, c'était même parfait

en définitive. Elias semblait s'y être créé un petit monde bien et rien qu'à lui. Le mobilier du salon, réduit à sa plus simple expression, s'illustrait par son non-conformisme : des piles de bouquins s'entassaient sous les fenêtres, et une photographie quasi grandeur nature d'un paysage, dans des tons de gris, était calée par terre contre le mur. Elias avait disposé un fauteuil devant le petit poêle à bois et fixé une lampe de lecture à la table de travail rectangulaire recouverte d'une toile cirée blanche. La cuisine était vieillotte et jolie, augmentée de placards peints d'une tonalité jaune clair qui montaient jusqu'au plafond. Trois grandes vasques, telles des poteries de l'Antiquité, trouvaient leur place sur le balcon. La première croulait sous la menthe, la seconde hébergeait un plant de houblon, dans la troisième s'élevait un chèvrefeuille des bois en pleine floraison et au parfum presque romantique, dont les ramifications grimpaient le long du mur de briques. J'ai goûté une feuille de menthe.

J'étais satisfaite de la discrétion avec laquelle Elias m'a attribué la chambre. Debout sur le seuil, sans bouger et sans parler, il s'est contenté d'un imperceptible hochement de tête vers elle, comme une invite, comme s'il exprimait par ce geste que c'était un honneur de m'avoir chez lui. Après quoi il s'est éclipsé, évanoui à la façon d'un bon génie ; j'ai entendu l'eau couler du robinet de la cuisine, puis j'ai pénétré dans mon nouveau repaire et fermé la porte.

J'ai observé les lieux un long moment. Malgré sa forme carrée, la pièce comportait une alcôve, ou ce qui avait l'allure d'une cellule monastique. J'aimais les cloisons tendues d'une toile claire, le large appui de fenêtre, la caisse rustique qui faisait office de table de nuit, la vieille armoire aux pieds solides. J'aimais les stores qui filtraient les rayons du soleil dont la lumière striait le plancher encaustiqué et grisâtre. C'était une chambre dans laquelle j'aurais pu m'endormir à jamais, pour l'éternité. Quant à Elias, il était si différent de moi, il semblait tout droit sorti d'un roman policier de Dürrenmatt : il savait ce qu'il voulait, il taisait ce qu'il savait, il parlait quand c'était nécessaire.